

Henry Daniel Thielcke

La vie d'un peintre royal méconnu

Pascal Huot

Numéro 157, printemps 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/105518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

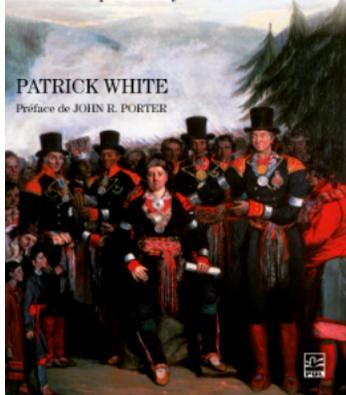
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Huot, P. (2024). Compte rendu de [Henry Daniel Thielcke : la vie d'un peintre royal méconnu]. *Cap-aux-Diamants*, (157), 48–49.

HENRY DANIEL
THIELCKE

La vie d'un peintre royal méconnu



Patrick White. *Henry Daniel Thielcke. La vie d'un peintre royal méconnu*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2022, 159 p.

« Pourquoi s'intéresser à la vie d'un peintre impécunieux, méconnu et qui a laissé peu de traces comme Henry Daniel Thielcke? Un peintre qui a passé à peine 22 ans de sa vie au Québec (1832-1854)? » (p. 1.) L'accroche donne le ton, intrigue et incite le lecteur à poursuivre sa lecture. Déjà, la genèse du livre est épique! Un parcours à relais improbable de plus de quarante ans de recherches.

Tout débute avec la passion et l'acharnement du regretté historien de l'art et professeur à l'Université Laval, David Karel (1944-2007). Lorsqu'il découvre le peu d'information existant au sujet de la vie et de l'œuvre de Henry Daniel Thielcke (Londres 1788 - Chicago 1874), il souhaite mettre à jour les méandres de cette carrière artistique obscure. S'entame alors une longue et complexe cueillette d'informations, conservées par bricole et dispersées géographiquement. Pour mener à bien son investigation, il demande l'aide d'une ancienne élève, Annie Fraser (1969-2001), qui séjourne à Londres en 1997 et 1998 afin de recueillir des informations sur la période britannique de la carrière du peintre. Elle se prête au jeu avec enthousiasme. Avec le décès prématuré de la jeune femme, suivie par celui de David Karel, Thielcke aurait sombré de nouveau dans l'oubli sans le travail du journaliste Patrick White, qui relance l'enquête à partir des sources amassées au fil des années. Il souhaite boucler une première boucle et finaliser le tout par l'écriture du présent ouvrage. Il rend ainsi accessible l'ensemble des recherches des trois enquêteurs.

De l'Angleterre aux États-Unis, en passant par l'Écosse et le Bas-Canada, le journaliste

rassemble les fragments de traces laissées par le passage du peintre pour constituer une biographie chronologique de l'homme et de son héritage pictural. Formé à la Royal Academy of Arts de Londres, il fait partie de l'entourage immédiat de la reine Charlotte (1744-1818) et du roi George III (1738-1820). Il déploie son talent au sein de la famille royale britannique jusqu'en 1820. « Apparemment, il a cessé pendant un certain temps son activité artistique, après le mariage de la princesse Elizabeth en 1818 et la mort du roi George III en 1820. On sait également qu'il a vécu à Édimbourg en Écosse dans les années 1820 jusqu'en 1831 ou 1832, où il a été commis au bureau des douanes (...). Il a tenté, semble-t-il, de travailler en Écosse comme peintre, mais sans grand succès (...). Son insuccès l'aurait fort probablement amené à quitter la Grande-Bretagne pour le Canada » (p. 31.) Ainsi, encore aujourd'hui, les raisons exactes de son départ vers le Canada sont inconnues.

Henry Daniel Thielcke effectue un passage de 22 ans dans la ville de Québec. Il y poursuit son œuvre picturale principalement marquée alors par la production de portraits pour les grands noms de la bourgeoisie anglophone du Bas-Canada et du Haut-Canada. Durant cette période, il réalise l'œuvre maîtresse de sa vie. Il s'agit de son huile sur toile la plus connue et la plus diffusée, soit un portrait de groupe sur commande intitulé *Présentation d'un chef nouvellement élu au Conseil de la tribu huronne de Lorette* (*Presentation of a Newly Elected Chief to the Council of the Huron Tribu of Lorette, 1840-1841, 127,5 cm x 101,5 cm*). Son séjour à Québec n'est cependant pas de tout repos. Patrick White revient notamment sur les tribulations de Thielcke avec la Société littéraire et historique de Québec (Literary and Historical Society of Quebec) et sa guerre d'ego avec le peintre au tempérament belliqueux, Antoine Plamondon (1804-1895).

Cette monographie digne d'intérêt lève le voile sur un peintre et sur sa production artistique ignorée. Mais comment un journaliste, professeur à l'UQAM, s'est-il trouvé mêlé à un tel projet? Patrick White était le compagnon d'Annie Fraser à l'époque de

son séjour en Angleterre et il connaît les recherches entreprises par sa compagne. À la veille de sa mort, David Karel n'arrive pas à finaliser son travail et il souhaite éviter que toute cette somme de documents sombre à nouveau dans l'oubli. Il confie le tout au journaliste, espérant que celui-ci poursuive cette quête biographique.

À l'aide des archives accumulées et de rencontres avec des descendants du peintre, White dresse un premier portrait significatif

d'un artiste méconnu, mais dont la production mérite son entrée dans l'histoire de l'art. La biographie est complétée par une liste complète (non exhaustive) des œuvres de l'artiste retrouvées à ce jour, avec catalogue illustré en couleur. L'ensemble constitue un outil de référence incontournable qui permet de redonner à Henry Daniel Thielcke la place qui lui revient et de mieux comprendre les conditions dans lesquelles il a œuvré.

Pascal Huot



Richard Gougeon.
La tisserande. Saint-Jean-sur-Richelieu, Les Éditions réunies, 2021, 393 p.

D'entrée de jeu, la note de l'auteur donne le ton à cette lecture. Et quel ton!

Le livre est écrit dans un langage propre aux origines des principaux personnages. J'avais l'impression d'entendre parler ces gens d'ailleurs comme s'ils venaient tout juste d'arriver au pays. C'était complètement dépayssant! J'ai adoré ça.

Durant mes études en histoire, j'ai lu sur l'industrialisation et sur les conditions de travail extrêmement difficiles des ouvriers et des ouvrières, sur le travail des enfants et sur le manque de protection de toute sorte dans les usines. J'avais donc très hâte de plonger dans ce roman afin de voir si la réalité avait été bien dépeinte. Cette lecture m'a donc tout naturellement ramené à ce que j'avais étudié et à ce que j'en connaissais.

Je dois dire que je n'ai pas été déçue puisque je connaissais déjà le souci du détail historique de l'auteur. Il n'y a qu'à voir la qualité de ses collaborateurs pour comprendre à quel point il sait bien s'entourer. Cette fois, l'histoire théorique est associée à des personnages, des noms, des anecdotes, ce qui rend

le tout beaucoup plus intéressant à suivre et bien plus concret. Un peu comme lorsqu'un événement marquant de l'histoire a été vécu par un membre de notre famille et ce dernier nous raconte comment il l'a vécu. Nous ne sommes plus juste dans l'énumération de faits et de dates, mais dans le ressenti et l'émotion.

Nous nous retrouvons donc en 1895 dans le quartier Hochelaga à Montréal. Christine sera engagée à la filature Hudon et bien vite, elle se rendra compte des conditions déplorables dans lesquelles tous les employés évoluent. Elle tentera alors de faire changer les choses au risque de subir de dures représailles, autant de la part de son employeur que de certains collègues qui ne veulent pas être associés à son mouvement de contestation. De façon romancée, ce livre raconte l'histoire de Christine Cadet, représentante syndicale respectée.

Encore une fois, la qualité d'écriture de Richard Gougeon est sans pareille et le lecteur se laissera porter par l'histoire du début à la fin.

J'aime toujours avoir la chance de lire des romans qui ont une trame réelle. Celui-ci n'y fait pas exception. J'ai appris à découvrir cette femme, son caractère, sa force et sa détermination. Je termine la lecture de ce livre avec la satisfaction d'en connaître encore un peu plus sur l'histoire de l'industrialisation au Québec.

Johannie Cantin